

DU MÊME AUTEUR
AUX ÉDITIONS ALLIA

L'Invité mystère
Cap Canaveral

GRÉGOIRE BOULLIER

Rapport sur moi



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2025

“Un des ouvrages de Diderot tomba entre les mains de Frédéric II. L’empereur y trouva d’emblée ces paroles : Aux jeunes gens... Sur ce, il ferma le livre, comprenant bien qu’il ne s’adressait pas à lui.”

Prince de Ligne.

J'ai vécu une enfance heureuse.

Un dimanche après-midi, ma mère surgit dans notre chambre où mon frère et moi jouons chacun dans notre coin : “Les enfants, est-ce que je vous aime ?” Sa voix est intense, ses narines fantastiques. Mon frère répond sans ambiguïté. J’hésite à me lancer du haut de mes sept ans. J’ai conscience de l’occasion et, en même temps, je redoute la suite. Je finis par murmurer : “Peut-être que tu nous aimes un peu trop.” Ma mère me regarde avec épouvante. Elle reste un instant désemparée, se dirige vers la fenêtre, l’ouvre avec violence et veut se jeter du cinquième étage. Alerté par le bruit, mon père la rattrape sur le balcon alors qu’elle a déjà passé une jambe dans le vide. Ma mère hurle et se débat. Ses cris résonnent dans la cour. Mon père la tire sans ménagement en arrière et la ramène comme un sac à l’intérieur de la pièce. Dans la lutte, la tête de ma mère heurte le mur et ça fait klong. Visible sur le mur, une petite tache de sang témoigna longtemps de cette scène. Un jour, je dessine au feutre noir des cercles autour et m’en sers de cible pour jouer aux fléchettes ; lorsque je mets dans le mille, j’imagine retrouver un bref instant la faculté de parler sans crainte.

Quand ma mère rencontra mon père, elle avait seize ans, il en avait dix-huit. C’était en 1956, lors d’une surprise-party donnée dans le pavillon de Bois-Colombes où la famille de mon père avait

emménagé après la guerre de 39. Mon père animait la soirée en jouant de la batterie dans un petit orchestre de jazz constitué de condisciples en droit. Ma mère l'aida à faire la vaisselle ; un an plus tard ils étaient mariés et naissait mon frère, qu'ils prénommèrent Olivier, sans raison particulière, que je sache.

Mon père eut à peine le temps de voir son fils : l'armée le réclama pour effectuer son service obligatoire. Ce n'était pas le bon moment pour être appelé : au lieu des dix-huit mois réglementaires, ce qui ne s'appelait pas encore la guerre d'Algérie le contraignit à porter l'uniforme presque trois ans. Il fut caserné à Tizi-Ouzou, capitale de la Grande-Kabylie, où, selon lui, il ne se passait pas grand-chose.

D'être si rapidement séparée de son mari dépitait ma mère. Sa décision fut vite prise : elle abandonna son bébé à sa belle-famille et partit retrouver l'homme qu'elle aimait en Algérie. Pour une jeune fille de dix-sept ans, ce genre d'intrépidité n'était pas courant à l'époque.

Là-bas ils s'aimèrent. Et plutôt trois fois qu'une, puisqu'un interne de l'hôpital de Tizi-Ouzou tomba sous le charme de ma mère, qui n'en manquait pas ; bientôt il devait se joindre à leurs ébats ; c'est lors d'une de leurs parties à trois que je fus conçu.

"Tu es un enfant de l'amour", m'a répété toute mon enfance ma mère, sans que je sache ce que cela voulait dire et si ce n'était pas plutôt inquiétant. En public, elle aimait évoquer ma peau mate et le fait que je n'aie rien d'un Bouillier. Lorsqu'elle

me révéla, bien plus tard et à ma demande, les circonstances de ma conception, elle conclut en disant qu'elle avait lu dans un magazine que lorsque deux hommes éjaculent dans le vagin de la femme, leurs spermatozoïdes, au lieu de rivaliser, fusionnent pour féconder l'ovule et donner naissance à un mutant.

Elle me raconta aussi que mon père bandait très bien et qu'il était homosexuel ; par la suite, elle prétendit avoir dit ça pour me faire plaisir.

Ma mère avait de qui tenir : elle allait sur ses douze ans lorsque son frère de deux ans son aîné se leva de table et lança au père qui le réprimandait pour une peccadille : "Tu n'es pas notre vrai père !" De fait, il s'agissait de leur oncle, qui avait secrètement pris dans le lit de sa belle-sœur la place que son frère y occupait avant de disparaître dans les premiers temps de la Seconde Guerre mondiale. Ma mère, née à la fin de l'année 1939, n'avait guère eu le temps de connaître celui à qui elle devait la vie. Elle devait obscurément s'en souvenir lorsqu'elle décida de rejoindre en Algérie un homme qui était lui aussi parti à la guerre aussitôt après la naissance de son enfant. Et de même qu'un frère s'était substitué à l'autre dans la personne de son père, c'est dans les bras de deux hommes qu'elle devint mère pour la seconde fois.

D'un frère l'autre, ma mamie vivait toujours avec un Pérard et elle n'eut pas à changer de nom pour continuer d'apparaître aux yeux du monde merveilleusement mariée. En somme, cela ne sortait pas de la famille et, administrativement, les choses s'en

trouvaient simplifiées. Il fallut cependant effacer toute trace du disparu, ce qui suppose une certaine concentration puisqu'il s'agissait de faire silence tout à la fois sur un frère, un mari et un père. C'est dans cette manigance que les enfants furent élevés.

Des années durant, aucun d'eux ne soupçonna la vérité ; sauf l'aîné, dont certains souvenirs confus ne purent tout à fait être abusés. Pour ma mère, découvrir que sa vie s'établissait sur un mensonge fut "un choc", se rappelle-t-elle encore. Ce disant, elle peut me regarder en face sans se troubler.

Quant à mon papi, homme affable, il adorait une petite chienne bâtarde qui le suivait partout comme son ombre. Il l'avait baptisée Satellite, en hommage au Soyouz soviétique, affirmait-il ; génitalement parlant, c'était assez bien choisi et, vingt fois par jour, il pouvait appeler par son nom la vérité qu'il tenait par-devers lui en laisse sans que personne ne s'en doute, et pas même lui. Lorsqu'il criait après Satellite, il l'appelait Saleté.

En vieux français, Pérard signifie "mauvais père".

Bouillier, pour sa part, désigne un "petit bois de bouleaux". Je sais donc de quel bois je suis fait, ce qui n'est pas donné à tout le monde.

À ma naissance, il était convenu que je m'appelle Nicolas ; mais Brigitte Bardot venant d'enfanter un Nicolas, ma mère changea aussitôt mon prénom en Grégoire. C'est ainsi que je suis devenu "celui qui veille, l'éveillé", étymologie de Grégoire, par le grec *egregorien*. Si je m'étais prénommé Nicolas, c'est la "victoire du peuple" que j'aurais alors portée, ce qui n'engage pas le même destin. Pour m'en convaincre, je devins quelque temps l'ami d'un Nicolas, lequel ne sut jamais ce que son prénom devait à notre camaraderie. Il ne portait nullement le peuple dans son cœur, et encore moins sa victoire.

Contrairement à la tradition, mes parents ne m'attribuèrent aucun autre prénom à la suite de Grégoire. Nul ancêtre, bon ou mauvais, ne me fut donc rattaché. Aucun mort dont je doive honorer la mémoire. À moi seul il revint de nommer un jour mon ombre.

Lorsque je sortis du ventre de ma mère, il paraît que je riais. Les sages-femmes se disputaient presque pour s'occuper de moi : jamais elles n'avaient vu bébé si joyeux de faire son entrée dans la vie.

Trois jours plus tard, je pesais moins d'un kilo et mon état épouvantait. C'est que ma mère ne pouvait m'allaiter, ayant fait un abcès au sein, et je refusais catégoriquement le lait industriel Guigoz. Le lait de vache comme celui d'ânesse n'eurent pas plus de succès. On crut que je ne passerais pas une journée

de plus lorsque je condescendis à absorber le lait d'une chèvre que l'on avait trouvée presque par hasard dans les environs de la maternité. C'est à cet animal à la réputation de sale caractère que je dois d'avoir survécu.

À Tizi-Ouzou, il faisait 40° à l'ombre le jour de ma naissance. "Jamais je n'ai autant souffert que ce jour-là", raconte volontiers ma mère. Elle aime rappeler que j'étais tellement énorme dans les derniers temps de sa grossesse qu'elle pouvait poser son assiette en équilibre sur son ventre au moment de prendre ses repas.

Comme pour son premier fils, ma mère n'a jamais douté qu'elle attendait un garçon. "Je suis incapable d'avoir une fille", dit-elle avec fierté. Ce qui ne l'empêchait pas de me friser les cheveux avec son Babyliss quand l'envie lui prenait. Elle dit aussi que jamais elle ne voulut d'un troisième enfant, persuadée qu'il aurait été difforme ou mongolien. Et une fois je l'entendis s'esclaffer : "Je suis une vraie lapine", exprimant par cette formule imagée le don qu'elle avait de tomber enceinte dès qu'elle faisait l'amour, et même parfois pendant ses règles. Elle ne sait plus combien de fois elle avorta. Une bonne quinzaine, avoue-t-elle sans gêne. Mon père l'assistait parfois. Ensemble ils expérimentèrent diverses techniques. Cela se passait l'après-midi, lorsque mon frère et moi étions à l'école. Un jour qu'elle dut opérer seule, ma mère s'enfila des litres de mercurochrome dans le vagin pour faire passer le fœtus. C'est in extremis qu'elle fut sauvée d'une hémorragie interne.

Ma naissance mit un terme à l'épisode algérien de mes parents. En charge d'un deuxième enfant, mon père fut en effet dégagé de ses obligations militaires ; pour lui, la guerre était terminée, sans qu'il eût tiré un seul coup de feu. Ce fut là une première conséquence de mon apparition sur Terre. Mes parents pouvaient même se réjouir d'avoir conçu un heureux événement au milieu de ce qu'on appelait les "événements", qui étaient certes moins heureux. En revanche, il leur fallut renoncer à ce rapprochement franco-algérien qu'ils sanctifiaient dans un lit pour leurs plaisirs. De fait, ma mère refusa de rester en Grande-Kabylie, bien que son amant l'en suppliât, et le trio se sépara, pour ne plus exister que dans les yeux de ma mère lorsqu'elle me regarde.

Longtemps ma mère refusa de me dévoiler le nom de l'interne de l'hôpital de Tizi-Ouzou. Lorsqu'elle me l'avoua enfin, je le notai dans un carnet et n'y pensai plus. Je n'ai jamais cherché à le connaître. Lui non plus.

Il m'est resté des circonstances de ma naissance l'impression d'être l'enfant d'une guerre qui, comme tant d'autres choses, ne disait pas son véritable nom. Ainsi qu'une perception de l'histoire incompatible avec les versions officielles, moins niaise et morbide que celles qu'en donnent ceux en charge de l'écrire. De même, lorsque les temps furent à la prétendue "libération sexuelle", j'en étais déjà le fruit, mes parents n'ayant eu besoin d'aucun mot d'ordre pour jouir sans entraves. Boccace et Aristophane ont toujours été pour moi proches de la vérité, ainsi que

Sade et Georges Bataille, mais ce dernier surtout parce qu'il porte les mêmes initiales que moi.

Sur le livret de famille de mes parents, il est écrit que je suis né le 22 juin 1960. À l'école, j'appris très tôt que Galilée avait abjuré le 22 juin 1633 devant l'Inquisition romaine; et le 22 juin 1940, Pétain signait l'armistice avec Hitler dans un wagon. Pour me consoler, je pris l'habitude de noter ma date de naissance de manière algébrique; parfaitement équilibrée, la suite de chiffres 22 06 60 me semblait recéler un mystérieux palindrome arithmétique me distinguant cette fois favorablement du lot.

L'année 1960 fut, en vertu du calendrier grégorien, bissextile; le 22 juin tomba ainsi le jour de l'été. C'est moi qui rallonge les jours, ai-je longtemps fanfaronné. Lorsque ma vie devint plus sombre, j'ai préféré dire que je raccourcissais les nuits.

Les trois femmes avec qui j'ai vécu jusqu'ici ont au moins deux points communs: toutes entretenaient des rapports conflictuels avec leur père et chacune naquit entre la mi-septembre et la mi-octobre, c'est-à-dire environ neuf mois avant le mois de juin. Entre elles et moi, il y eut d'ailleurs toujours l'hiver et le printemps à traverser.

Celle dont la date de naissance s'approcha le plus de celle de ma conception naquit un 18 septembre. À quatre jours près, je pouvais me croire en présence du mystère de l'incarnation de mon âme, comme on dit. Elle naquit en 1968; j'avais donc huit ans

à l'époque et, neuf mois plus tard, j'atteindrais l'âge de neuf ans. Or, disparaissait au même moment à tout jamais Marie-Blanche, qui fut pour moi la première entre toutes. J'ai souvent songé que ces deux événements étaient liés et que celle qui venait d'apparaître sur Terre témoignait de la disparition de l'autre pour respecter un certain équilibre, sinon dans l'univers, du moins dans ma vie.

J'avais trois semaines lorsqu'un bimoteur Bréguet nous transporta, mes parents et moi, d'Alger jusqu'à Lyon, où il était convenu que mon parrain nous recueille. Notre vol essuya un orage que mes parents se rappellent encore. J'hurlai tout le temps de la traversée. L'avion craquait de toutes parts, ballotté par la foudre et la pluie. Le commandant de bord jugea nécessaire de venir en personne rassurer ses passagers. Se penchant sur mon couffin, il voulut me calmer ; je redoublai de pleurs.

Cette traversée mouvementée devait laisser des traces. Car toute mon enfance je fis le même cauchemar d'une tête qui, grimaçant au-dessus de mon lit, se précipitait soudain vers moi à toute allure, quoique infiniment lentement. Et par la suite, je n'ai jamais quitté un amour pour un autre, ni changé de vie ou de situation, sans que tout tourne à l'orage. L'idée que je me fais du changement est indissociable de la sensation de chaos. C'est même au point que le tumulte a pu me faire croire parfois au changement lui-même. Si le ciel avait été clément entre Alger et Lyon, il m'arrive d'imaginer que c'est en douceur que j'aurais traversé certains événements, et peut-être même la vie.

Mon parrain résidait, à la sortie de Lyon, dans le château du chevalier de la Barre, célèbre pour avoir été le dernier supplicié de l'Ancien Régime après qu'il eut dédaigné de se découvrir au passage d'une procession religieuse. Un grand parc entourait le

château, sorte de petit manoir du XVIII^e siècle que la municipalité de Vaulx-en-Velin fit raser en 1974, lui préférant un bâtiment vert pomme, d'une laideur devenue commune, qui abrite encore aujourd'hui un cinéma associatif. Les champs qui, en 1961, s'étaient étendus autour du château sont aujourd'hui des barres et des cités HLM où l'on s'ennuie jusqu'à l'émeute sur des kilomètres.

Mes parents logeaient dans une aile, mon parrain et sa jeune épouse dans une autre. Cette vie, amoureuse et légère, dura une année. Pour l'anniversaire de sa femme, mon parrain lui acheta une petite voiture, ainsi qu'elle en rêvait. Lors de sa première sortie, elle percuta un platane et mourut sur le coup. Mon parrain ne se remit jamais d'avoir offert la mort en cadeau à sa femme et prit en horreur tout ce qui l'entourait. Mes parents durent vider les lieux. Ils ne revirent jamais plus celui qui devait se porter garant de mon instruction religieuse.

À Lyon même, mes parents trouvèrent à se loger dans le quartier de la Croix-Rousse. Ce ne fut pas sans mal. Ils n'avaient pas d'argent, mon père ayant rompu avec sa famille après avoir menacé son père d'épouser une "négresse". Quant à ma mère, elle ne pouvait compter sur ses parents, dont les salaires d'ouvriers à la chaîne aux usines Michelin suffisaient à peine à leurs besoins. C'est ainsi que, tandis que mon père cherchait du travail, ma mère courait les petits hôtels en quête d'une chambre pour la nuit ; elle devait en changer presque chaque jour car ma présence dans ce genre d'établissement était rarement bien vue. Heureusement j'étais un bébé fort

sage et, le plus souvent, ma mère parvenait à dissimuler ma présence, m'enfouissant dans un sac lorsqu'elle passait devant le tôleier.

Mes parents m'ont très souvent raconté que, se retrouvant une fois totalement démunis, ils durent se priver trois jours durant de manger, réservant ce qu'il leur restait de monnaie pour mes biberons.

À bout de ressources, mon père finit par contacter son père. Celui-ci promit de l'aider financièrement, à condition qu'il renonce à sa "musique de nègre". Mon père rangea sa batterie et nous nous installâmes à Bois-Colombes, où je découvris que j'avais un frère de deux ans et demi mon aîné, et lui un cadet et des parents.

Pour ses quarante-cinq ans, j'offris à mon père une mini-batterie; il en joua dans la soirée, puis la remisa le lendemain au grenier et n'y toucha plus.

Certains dîners joyeux et arrosés, il arrivait que mon père, entendant un air de jazz à la radio, ouvre un paquet de spaghettis et, les séparant en deux poignées, s'en serve pour jouer des baguettes sur la table, les assiettes et les verres; à mesure qu'il swinguait, les spaghettis se cassaient et volaient dans tous les sens; à la fin du morceau, il ne lui restait plus rien dans les mains. Des jours plus tard, on retrouvait encore des bouts de spaghettis sur la moquette.

Le pavillon de Bois-Colombes était une grande maison impossible à chauffer l'hiver. Le matin, il

fallait taper des mains et des pieds dans l'escalier qui menait à la cuisine pour faire fuir les souris.

Une nourrice nous gardait, mon frère et moi. Elle s'appelait madame Guillaumot. Mon frère me révéla des années plus tard que son goût pour les hommes tenait peut-être à ce patronyme: son premier amour s'appelait Guy.

Je ne garde aucun souvenir de madame Guillaumot, hormis celui, confus, de la giflette qu'elle me donna si fort que je tombai du haut de ma chaise de bébé; mon front se fendit en deux. Madame Guillaumot expliqua à mes parents que je m'étais cogné tout seul contre l'angle du frigidaire. Il m'est resté de ce mensonge une cicatrice qui, aujourd'hui encore, semble de la veille. Comme un refus que ma tête soit recousue avec cette turpitude enfermée dedans.

Sur toutes les photos qui me montrent enfant, cette cicatrice disparaît derrière une frange qui cache mon front; lorsque je quittai mes parents, je rejetai mes cheveux en arrière et elle apparut au grand jour, fraîche et rose, jamais refermée.

Il n'est pas rare que des gens qui me connaissent pourtant depuis longtemps s'étonnent de cette blessure que j'ai au front. Ils ne l'ont jamais remarquée auparavant et la croient récente. J'explique alors que c'est ma mère qui m'a mordu.

Nous déménageâmes à Aubervilliers. Un soir, ma mère rentra du travail et s'allongea pour se reposer un instant. Mon père était parti nous récupérer mon frère et moi chez la nourrice. Soudain elle m'entendit l'appeler "Maman" à trois reprises ; ma voix lui parvenait si nette qu'elle crut, s'étant assoupie, que nous étions rentrés sans qu'elle s'en aperçoive et que je l'appelais du bord de son lit. Mais il faisait nuit et l'appartement était vide. À cet instant précis le téléphone sonna et mon père lui annonça que je venais d'être admis d'urgence à l'hôpital. Le visage défiguré par des boutons, je ne parvenais plus à respirer et suffoquais dangereusement. Les médecins songeaient à la diphtérie, maladie mortelle à l'époque.

Pour prévenir toute contagion, on me plaça en quarantaine dans une chambre stérile. Mes parents ne pouvaient m'approcher et c'est de derrière une vitre qu'ils m'envoyaient de silencieux baisers qui ne m'arrivaient jamais. Des infirmiers gantés et masqués avaient seuls le droit de se trouver en ma présence. Ma mère pleurait de me voir dans cet état. Son amour, pour une fois, était impuissant.

Cette situation d'isolement complet dura sept jours et sept nuits, où je continuais si bien de dépérir dans ce cercueil de verre que l'on vit le moment où j'allais mourir. J'avais à peine quatre ans.

Les analyses révélèrent enfin que j'avais contracté des staphylocoques dorés. Nouvellement

commercialisée, la pénicilline eut vite raison de mon mal. J'y perdis cependant l'odorat, ce dont personne ne se rendit compte. Moi-même le dissimulai longtemps, sous couvert de stratégies que je développais. J'affirmais par exemple avec enthousiasme que la salade sentait bon le citron après avoir surpris un pépin dans la vinaigrette. Si jamais je suis intelligent, c'est en trompant mon monde que je le suis devenu : que ne devais-je étudier les apparences pour leur donner un sens que j'avais perdu. C'est ainsi que je sus très tôt que le vraisemblable ne se confond pas avec la vérité, ni le réel avec sa représentation, ce qui m'éloigna rapidement de mon époque. Je devins d'ailleurs très tôt solitaire puisque non seulement il me fallait garder secrète mon anosmie, mais cela au milieu de gens qui ne me faisaient guère envie si je pouvais les abuser si facilement.

Vers l'âge de dix ans, j'osai enfin révéler mon handicap. "Ne dis donc pas de bêtises", me rétorqua ma mère. Je n'en parlai plus et développai encore plus mes facultés intellectuelles.

À l'école primaire, j'ai obtenu ma meilleure note de rédaction en racontant le souk de Marrakech, ses couleurs chatoyantes et ses odeurs enivrantes. La maîtresse lut ma copie devant tout le monde et la fit même circuler dans d'autres classes. Ce fut mon premier succès dans le monde. Il me fit bien réfléchir sur la littérature et sur l'imposture : je n'étais jamais allé à Marrakech et n'avais pas d'odorat.

Staphylocoques dorés : ces six syllabes m'ont longtemps fasciné. Je n'étais pas peu fier d'avoir attrapé